

La haine du gras

D'où provient la suspicion acerbe assez généralisée projetée sur le gras ? Quelques propositions généalogiques pour replacer son histoire et nos visions le concernant...

Paul Ariès, La haine du gras n'est pas un phénomène politique, théoricien de la décroissance

naturel. Elle mérite donc des recherches interdisciplinaires tant elle devient un symptôme du caractère pathologique de notre société. Deux indices : plus d'un Américain sur trois considère que le gras est une toxine,

plus d'une Française sur trois suit un régime alimentaire en dehors de toute pathologie... Comment a-t-on pu faire de cet aliment des Dieux de l'Antiquité un poison ? Comment peut-on « bien manger » si on oublie que le gras est le support du goût ? De nombreux chercheurs nord-américains tentent de comprendre depuis des années cette diabolisation du gras, comme symptôme de notre modernité historique. On sait déjà que cette haine du gras apparaît en Angleterre au moment de la réforme religieuse. Pour le dire simplement : les catholiques romains aimaient le gras, tout comme les Français, donc les réformés insulaires vont devoir détester le gras : « Historiquement parlant, les origines de cette réaction peuvent remonter à l'Angleterre du XVII^e siècle, quand la gourmandise et la luxure, le couple infernal, étaient

des péchés mortels. La gourmandise ne consistait pas seulement à trop manger, mais à consommer trop de nourritures riches en graisses (...) Il y a quatre cents ans, la cuisine riche était quasiment interdite en Grande-Bretagne parce que c'était la cuisine préférée des Français, des Italiens et des catholiques et était perçue comme une menace pour le protestantisme anglais »¹. La haine du gras fut donc la forme que prit la déclaration d'indépendance à la fois religieuse (protestantisme) et nationale (insularité). Ce mécanisme est bien connu des politologues : on se définit toujours par opposition à son (ses) adversaire(s). On sait aussi que cette haine du gras accompagne celle de la sexualité. Linda Murray-Berzok a pu établir l'importance de ce lien, notamment dans la littérature populaire anglaise. Une femme mangeant « gras », une femme obèse, serait aussi nécessairement une femme avide de sexualité, une femme incapable de se contrôler, bref une femme dominée par ses pulsions. (...) Cette disqualification morale des personnes obèses concerne aussi aujourd'hui les enfants et les hommes. On a même vu se constituer aux Etats-Unis une association des personnes obèses souffrant de discriminations, notamment au travail, en raison de leur embonpoint. Murray-Berzok a donc raison de noter que la minceur a été idéalisée pour réprimer le désir sexuel féminin... a contrario de l'ensemble des autres cultures où des

formes opulentes ont toujours été symboles de séduction, de réussite sociale, etc. La femme parfaite française du XIX^e siècle est encore la femme-fruit peinte par Renoir. Le signe de la réussite est le petit bourgeois bedonnant... signe qu'il a su « capitaliser »... La haine du gras est donc aussi un enjeu social et un enjeu de pouvoir. Murray-Berzok note que « Dans la culture américaine, on a toujours enseigné aux femmes à nier la faim et le désir de nourriture et de sexe, mais dans le même temps et contradictoirement, on leur demande de donner de la nourriture et du plaisir sexuel aux autres ! » Certaines féministes pensent que cette contradiction est la cause du taux élevé de troubles du désir sexuel et alimentaire chez les femmes. La mondialisation de cette phobie du gras serait donc à mettre en relation avec la domination d'un modèle culturel anglo-américain... et partant, du capitalisme. Domination insidieuse : toutes les enquêtes sociologiques réalisées montrent que confrontés à de simples silhouettes en papier corrélées à des jugements de valeur, les personnes jugent toujours les personnes obèses moins dignes de confiance, plus volages : « la « maigre » était jugée comme sexuellement monogame, alors que la « grosse » était considérée comme ayant des meurs légères. S'abandonner à la nourriture riche en graisses signifiait automatiquement et immédiatement s'abandonner dans le domaine sexuel » (Murray-Berzok). Domination sociale : on sait en effet qu'on peut diagnostiquer l'obésité en fonction de la classe sociale. La haine du gras est donc une forme du mépris des puissants envers les faibles, une forme de racisme de classe qui viendrait conforter le sexisme et parfois le racisme. *Le New York Times* pouvait écrire en 1992 : « Les riches maigrissent, les pauvres vivent grâce aux frites ». Murray-Berzok en conclut : « la répulsion vis-à-vis de la graisse a aussi une connotation de classe. Tout comme la manie de la minceur est un phénomène des classes supérieures et les troubles alimentaires se produisent principalement chez les femmes de cette catégorie, de même les gens prennent du poids au fur et à mesure qu'ils descendent l'échelle socio-économique ». La maxime de la modernité alimentaire (manger pour avoir la forme sans les formes) n'est-elle pas celle d'une société de « killers », d'un monde qui justement ne fait plus société ? ■

1. Linda Murray-Berzok, « Une question de moralité », in « Malaise, honte, plaisir », revue *Sloow*, 1994, page 24.

La minceur a été idéalisée pour réprimer le désir sexuel féminin.

perçue comme une menace pour le protestantisme anglais »¹. La haine du gras fut donc la forme que prit la déclaration d'indépendance à la fois religieuse (protestantisme) et nationale (insularité). Ce mécanisme est bien connu des politologues : on se définit toujours par opposition à son (ses) adversaire(s). On sait aussi que cette haine du gras accompagne celle de la sexualité. Linda Murray-Berzok a pu établir l'importance de ce lien, notamment dans la littérature populaire anglaise. Une femme mangeant « gras », une femme obèse, serait aussi nécessairement une femme avide de sexualité, une femme incapable de se contrôler, bref une femme dominée par ses pulsions. (...) Cette disqualification morale des personnes obèses concerne aussi aujourd'hui les enfants et les hommes. On a même vu se constituer aux Etats-Unis une association des personnes obèses souffrant de discriminations, notamment au travail, en raison de leur embonpoint. Murray-Berzok a donc raison de noter que la minceur a été idéalisée pour réprimer le désir sexuel féminin... a contrario de l'ensemble des autres cultures où des

La cuisine

■ **Isabelle Canil**, orthophoniste

Savez-vous quoi ? Je déteste faire la cuisine. Et je déteste les rayons alimentation des magasins. Il y fait froid. Je trouve que c'est moche, les barquettes, les yaourts, la bidoche saignante...

A la rigueur, j'accepte de voir les salades, et les fruits de toutes les couleurs, et le pain. Et aussi les jambons entiers et les saucissons. Qui sentent bon et qui sont jolis. Et les fromages. Pourtant ça pue, un fromage... Comme quoi rien n'est très objectif dans ce que je dis... Mais le fromage, j'aime ça. Un fromage, un saucisson, un fruit, on le mange tel quel. Il n'y a rien à faire : à peine un épluchage, pas de préparation, pas de cuisson. Un bout de pain suffit.

Je déteste faire les courses, je déteste faire la cuisine, et pourtant j'adore manger avec famille ou amis ! J'adore que quelqu'un fasse à manger pour moi et je lui en suis toujours reconnaissante.

Un repas, c'est tellement au-delà de ce qu'il y a dans l'assiette ! Même si techniquement et culinairement, ça laisse à désirer, un repas c'est avant tout plusieurs autour d'une table, qui se retrouvent et qui se causent. Alors pour moi, la cuisine (bien que je déteste la faire), c'est quand même une des belles métaphores de ce que j'aime dans la vie : se retrouver, se parler, se rencontrer.

« La cuisine », c'est aussi le nom dévolu à la pièce de la maison où l'on mange.

Et c'est une pièce que j'adore. Chez nous, c'est là qu'on reçoit les arrivants en priorité. On passe rarement « au salon ». La cuisine est notre pièce à vivre. Je la trouve et je la veux belle.

Comment puis-je aimer autant ma cuisine (la pièce de ma maison), tant aimer manger avec d'autres, et tant rechigner à la faire...? Mystère... qui désole ma mère ! —

Journée d'une apprentie en pâtisserie

■ **Marianne T.**, apprentie en pâtisserie

Samedi 5 h 53 : Je franchis « l'entrée des artistes » (ici, je dis l'entrée des artistes pour désigner l'entrée du personnel) d'une pâtisserie parisienne très renommée. J'ouvre mon casier, sors la blouse qui se déplie dans un nuage de farine. Vite, j'enfile le pantalon, le tablier.

6 h 00 : Je salue mes collègues, Jean, Boubou, Satokosan qui me répondent. Je dis bonjour au chef, qui jette un regard à l'horloge du labo, me dévisage à peine et se remet sans rien dire sur sa pièce montée de macarons.

8 h 00 : Les trois cent cinquante carrés de pâte ont été abaissés, détaillés, piqués, placés, foncés dans les trois cent cinquante moules préalablement lavés, séchés, beurrés. Les tartes ont été garnies, les fruits coupés, les bacs nettoyés, les pesées de la crème pâtissière sont prêtes. Je mets le lait à chauffer, et tout à coup : « Va ramener la brioche q'ya o surgèle. » « Oui, Chef. ». Je m'exécute. J'arrive enfin à tirer le « bac Brioche » du bas de la pile de bacs entassés à l'intérieur du surgélateur industriel, mes doigts brûlent au contact avec la plaque à -28° C et restent collés. Je les passerai sous l'eau froide une fois que j'aurai amené les douze kilos de brioche à l'autre bout du labo, sur la table du Chef. Ne surtout pas oublier le lait sur le feu : s'il déborde, j'aurai le droit de peler et couper les quinze kilos de coings en fin de journée. Et puis tant pis si je saute encore un repas, couscous en conserve, par boîtes de deux kilos à déglutir debout ou assis sur le plan de travail ou encore dans le vestiaire/réfectoire. Le soleil, je le verrai après-demain, mon jour de repos. Ça m'apprendra à être plus rapide. Je ne vais pas assez vite, je ne suis pas encore assez rentable pour cette boutique qui vend pourtant si cher ses pâtisseries. Heureusement, il y a Satoko, qui d'une voix tendre m'encourage, et me conseille de me chronométrer.

18 h 00 : Je remplis ma feuille de présence : « Arrivée : 6 h 00, sortie : 14 h 00 », je coche la case « pause repas d'une heure prise », je signe.

C'est ce qui est marqué sur mon contrat d'apprentissage à 800 euros par mois. Il ne faudrait pas que l'inspecteur du travail soit perdu avec tellement d'horaires différents, m'a-t-on fait comprendre... Demain, mon but sera d'avoir fini les trois cent cinquante fonds de tarte en vingt minutes. —